

ACTES SEMIOTIQUES

DOCUMENTS

du Groupe de Recherches Sémio-linguistiques
E.H.E.S.S. - C.N.R.S.
Institut National de la Langue Française

J. Delorme

Savoir, croire
et
communication parabolique

IV, 38. 1982

DOCUMENTS DE RECHERCHE
du groupe de recherches sémio-linguistiques
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
(U.R.L. 7 de l'Institut National de la Langue Française, C.N.R.S.)

Direction : Algirdas J. Greimas
Rédaction : Eric Landowski

Comité de rédaction :
Jean-Claude Coquet, Joseph Courtés, Ivan Darrault
Paolo Fabbri, Jean-Marie Floch, Manar Hammad
Herman Parret, Jean Petitot, Félix Thürlemann

Les manuscrits sont reçus
10, rue Monsieur le Prince
75006 PARIS

Abonnement 1982 (10 numéros) : 60 francs
A.D.E.S., 10 rue Monsieur le Prince
75006 PARIS

ISSN 0151-184X

Imprimé par l'Institut National de la Langue Française
47, rue Mégevand - 25000 BESANÇON

Dépôt légal : 3^e trimestre 1982

ACTES SEMIOTIQUES - DOCUMENTS

IV, 38. 1982

Savoir, croire et communication parabolique

par

Jean Delorme

Groupe de Recherches sémio-linguistiques
(U.R.L.7 de l'Institut National de la Langue Française)
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Avant-propos

La problématique de la communication, toujours active et controversée dans les travaux des linguistes comme dans ceux, plus récents, des ethnométhodologues, a pu paraître relativement marginalisée dans les recherches des sémioticiens : ceux-ci, attachés à la construction d'une théorie générale de la signification, y ont en définitive intégré le procès de communication lui-même, en l'analysant comme un phénomène syntaxique avec ses composantes actantielles et modales, dans le cadre des procédures de persuasion et/ou des dispositifs de manipulation.

Jean Delorme, dans l'analyse qu'on va lire (1) de la "parole semée" et du faisceau de paraboles qui la porte, exploite de manière inédite les relations du couple communication/signification. De ces deux notions majeures en analyse du discours, il suggère une étroite et réciproque définition. La communication n'advient que par une adhésion liminaire et "prédiscursive" au sens ; et inversement, le sens - ici celui du "Mystère" - se trouve érigé en événement électif de communication, avec ses réussites et ses ratés. Les facettes de l'échange sont alors minutieusement dissociées par le discours parabolique lui-même : on n'a plus affaire seulement à deux sujets entre lesquels circule un objet, mais à une relation complexe et incertaine entre un destinataire en suspens et l'objet-parole qu'il laisse aller, entre le récepteur divisé et cet objet qui se trouve à distance - un récepteur que l'engagement seul vis-à-vis du sens peut transformer en destinataire, un destinataire sûr de reconnaître le destinataire au simple effet de la parole et apte alors à devenir destinataire à son tour parce qu'il aura acquis un langage.

(1) Une première version de ce texte est parue, sous le titre "La communication parabolique selon l'Évangile de Marc", in G. Maurand éd., Actes du Colloque d'Albi - Langages et signification (1981), "Le savoir et le croire dans le discours - Analyses textuelles", Université de Toulouse-Le-Mirail, 1982.

La communication parabolique est exemplaire dans sa complexité : le texte en explicite pas à pas les conditions d'effectuation et il la problématise en même temps. On y voit, démultipliés, les positions virtuelles du sujet et ses changements de rôles, dans son contact avec le sens.

Car la parabole est justement un discours double qui dit un sens au delà de ses figures affichées et ne pourrait cependant le dire autrement. Jean Delorme insiste sur ce point : le véhicule figuratif dit autre chose que ce qu'il dit, et pourtant il ne cache rien. Réception et interprétation ne résident donc pas dans la quête d'un "secret" (qu'un discours s'épargnant les figures qui le recèlent pourrait révéler), mais dans celle d'un "langage" (qui passe par la saisie des différents plans de signification de ce que l'auteur nomme justement une "expression-énigme") : pour "les proches", ceux pour qui l'adhésion au "Mystère" est antérieure à l'adhésion au savoir, l'apprentissage consiste à "apprendre à dire" ce qui autrement serait indicible.

Cette étude apporte de la sorte à l'analyse du discours religieux, mais aussi bien au delà, une dimension nouvelle, qui prolonge la problématique mise en place, de longue date, dans la revue Sémiotique et Bible (1), dont Jean Delorme est d'ailleurs le principal animateur.

Denis Bertrand

B.E.L.C., Paris.

(1) Revue trimestrielle publiée depuis 1976 par le Centre pour l'Analyse du Discours Religieux (25, rue du Plat, 69288 Lyon Cedex 02).

Savoir, croire et communication parabolique

Avec les paraboles, les Evangiles présentent un cas de communication verbale particulièrement complexe. Nous l'examinerons dans sa version la plus rugueuse, celle de Marc (4, 1-34) (1). Elle a donné lieu aux interprétations les plus diverses. Certains n'hésitent pas à parler d'une communication réservée à des auditeurs sélectionnés. Les paraboles s'expliqueraient par une tactique de camouflage. Pour les exclus du festin du sens, elles équivaldraient à un "faire ne pas savoir" et finalement ne pas croire. Cette interprétation met l'accent sur l'instance d'émission, alors que le texte et le locuteur mis en scène privilégient l'instance de réception.

Discours à plusieurs niveaux de compréhension, les paraboles opèrent un clivage dans leur auditoire et le passage d'un niveau à l'autre est problématisé de telle sorte que le rôle dévolu à l'auditeur est décisif. Le "croire" n'apparaît pas dans le vocabulaire du texte mais bien dans les structures et sous des formes que le "faire interprétatif" ne suffit pas à prendre en charge. Nous devons en distinguer plusieurs types et il faudra compter avec des états préalables de relation intersubjective et de relation aux valeurs que la problématique du "croire" ne peut ignorer.

I. PRESENTATION DU TEXTE

Le texte a été disposé de façon à faire apparaître les caractéristiques de l'énonciation énoncée. Un premier récit, RI, récit de Marc si l'on veut, à la

(1) La version de Matthieu a été analysée par L. Marin, A. J. Cohen et C. Mellon in C. Chabrol et L. Marin, Le récit évangélique, Paris, Aubier-Cerf, 1974 (chap. VI, VII et VIII) et par I. Darrault, J. Escande, E. Maréchal et J. Sticker, in Sémiotique et Bible, n° 5 et 6, 1977. La version de Marc est analysée par I. Almeida dans L'opérativité sémantique des paraboles, Louvain-Paris, Peters-Cerf, 1978 (chap. IV).

- RECIT I
- DISCOURS
- RECIT II
- 1 Et de nouveau, il commença à enseigner au bord de la mer et se rassemble auprès de lui une foule très nombreuse, au point que, montant dans une barque, il s'(y) assied dans la mer et toute la foule était près de la mer, sur la terre.
- 2 Et il leur enseignait en paraboles beaucoup de choses. Et il leur disait dans son enseignement :
- 3 "Entendez. Voici que
 4 sortit le semeur pour semer.
 5 Et il arriva, pendant qu'il semait, que du (grain) tomba au
 6 bord du chemin, et les oiseaux vinrent et ils le mangèrent.
 7 Et d'autre (grain) tomba sur le pierreux où il n'avait pas
 8 beaucoup de terre et il monta aussitôt parce qu'il n'avait pas
 9 de profondeur de terre et quand monta le soleil, il fut brûlé
 10 et, parce qu'il n'avait pas de racine, il fut desséché.
 11 Et d'autre (grain) tomba dans les épines et les épines grandi-
 12 rent et l'étouffèrent et il ne donna pas de fruit.
 13 Et d'autres (grains) tombèrent dans la bonne terre et ils don-
 14 naient du fruit en grandissant et augmentant et ils portaient
 15 l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent."
- 9 Et il disait :
 "Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende."
- 10 Et quand il fut à part, ceux qui (étaient) autour de lui avec les douze l'inter-
 11 rogeaient sur les paraboles. / Et il leur disait :
- 12 "A vous le mystère du Règne de Dieu a été donné, mais à ceux-là qui
 13 (sont) dehors, toutes les choses adviennent dans des paraboles, / afin
 14 que regardant ils regardent et ne voient pas et qu'entendent ils enten-
 15 dent et ne comprennent pas, de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il
 16 ne leur soit fait rémission."
- 13 Et il leur dit :
 "Vous ne savez pas cette parabole, comment donc connaîtrez-vous
 toutes les paraboles ?
- 14 Le semeur sème la parole.
 15 Ceux qui sont le long du chemin, ce sont ceux chez qui la
 16 parole est semée et lorsqu'ils ont entendu, aussitôt Satan
 vient et il enlève la parole qui avait été semée en eux.
 Et ceux qui ont été ensemençés sur les endroits pierreux, ce
 sont ceux qui, lorsqu'ils ont entendu la parole, la reçoivent
- (DI)
- (RIIa)
- (DIIa)
- (RIIb)

17 aussitôt avec joie / et ils n'ont pas de racine en eux-mêmes
mais ils sont (gens) d'un moment, ensuite, quand une détresse
ou une persécution à cause de la parole est venue, aussitôt
ils achoppent.

18 Et d'autres sont ceux qui sont ensemencés dans les épines : ce
19 sont ceux qui ont entendu la parole / et les soucis du monde
(RIIb) et la séduction de la richesse et les autres convoitises s'introduisent
et étouffent la parole et elle devient sans fruit.

20 Et ceux qui ont été ensemencés dans la bonne terre, ce sont
ceux-là qui entendent la parole et qui l'accueillent et qui
portent fruit l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent. "

21 Et il leur disait :

(DIib) "Est-ce que la lampe vient pour être mise sous le boisseau ou sous le
lit ? n'est-ce pas pour être mise sur le lampadaire ?
22 Car rien n'est couvert sinon pour être manifesté et rien n'est devenu
caché sinon pour devenir manifeste.
23 Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende. "

24 Et il leur disait :

"Regardez ce que vous entendez.
Avec la mesure avec laquelle vous mesurez vous serez mesurés et il
vous sera ajouté en plus.
25 Car celui qui a, il lui sera donné et celui qui n'a pas, même ce qu'il
a lui sera enlevé. "

26 Et il disait :

(DIII) "(Voici) comment est le Règne de Dieu : comme si un homme jetait
27 la semence sur la terre / et il dormirait et se lèverait, la nuit et le jour,
et la semence germerait et pousserait, comment, il ne le sait pas.
28 / D'elle-même, la terre porte fruit, d'abord de l'herbe, puis un épi,
29 puis plein de blé dans l'épi. / Quand le fruit le permet, aussitôt il met
en mouvement la faucille, parce que la moisson est arrivée. "

30 Et il disait :

"A quoi allons-nous comparer le Règne de Dieu et dans quelle parabole
le mettrons-nous ?
31 (Il est) comme un grain de moutarde qui, lorsqu'il est semé sur la terre,
32 est plus petit que toutes les graines qui (sont) sur la terre, / et lorsqu'il
est semé, il grandit et devient plus grand que toutes les plantes potagères
et il fait de grandes branches, au point que sous son ombre les oiseaux
du ciel peuvent habiter. "

33 Et par de nombreuses paraboles semblables il leur parlait la parole comme ils
34 pouvaient entendre. / Sans parabole il ne leur parlait pas, mais en particulier,
à ses propres disciples, il expliquait toutes choses.

35 Et il leur dit en ce jour-là, le soir venu. . .

troisième personne (énonciation débrayée), rapporte des discours de Jésus (énonciation embrayée). Par deux fois, les discours DI et DII s'ouvrent à d'autres récits à la troisième personne RIIa et RIIb, le second reprenant des termes du premier.

RI raconte une communication verbale à deux auditoires et en deux temps. Jésus s'adresse d'abord à une foule très nombreuse (v. 1-9), puis à un auditoire particulier qui est censé avoir entendu l'enseignement à la foule (v. 10-25). Provoquée par une question sur la première communication, la seconde revient sur celle-ci et le récit RIIb qu'elle comporte transpose en récit de communication verbale le récit de communication de grains RIIa de la première.

La distinction des deux auditoires et des deux temps d'enseignement est maintenue dans la conclusion du texte (v. 33-34). Cependant, le discours DIII rapporté juste auparavant (v. 26-32) n'est adressé explicitement par RI à aucun des deux auditoires (v. 26 et 30 : "Et il disait" ; comparer v. 2, 11, 21, 24 : "Et il leur disait"). D'autre part, les deux paraboles citées n'offrent pas le récit débrayé d'un événement singulier comme RIIa et b (1). Elles se donnent comme la recherche d'une équivalence sémantique à l'expression "le Règne de Dieu" et cette recherche fait problème à un "nous" qui apparaît pour la première fois au verset 30. Ces particularités obligeront à distinguer la communication verbale mise en scène et la communication du texte (énonciation non énoncée).

II. JESUS ET LA FOULE (v. 1-9)

II.1. D'après RI (v. 1-2)

L'enseignement est précédé d'un jeu de scène qui met à distance l'un de l'autre le locuteur et l'auditoire, séparés par le rivage de la mer.

Cette mise à distance est à corrélater avec le mode d'enseignement : "Il leur enseignait beaucoup de choses en paraboles". L'objet communiqué est mis "dans des paraboles" comme dans un contenant (voir le verset 30 : "dans quelle parabole mettrons-nous" le Règne de Dieu ?). L'immédiateté de l'objet verbal et du sens est exclue, comme celle du locuteur et de l'auditoire.

L'objet "beaucoup de choses" deviendra au terme du texte "la parole" (v. 33), comme si le parcours du chapitre était nécessaire pour passer de la multiplicité indistincte des "choses" à "la parole" sensée, articulée "par" les paraboles.

(1) Cf. I. Almeida, op. cit., p. 119. Ajoutons que les éléments narratifs ne sont pas disposés en discours narratif.

II.2. D'après DI (début du v. 3 et v. 9)

"Entendez" et "Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende !" : ces deux appels encadrent le récit du grain semé (RIIa). Le premier, personnalisé, s'adresse à tous. Il peut se comprendre comme l'invite à l'attention pour enregistrer le récit (savoir informatif). Le second appel est impersonnel mais individualisé et RI ne le destine à aucun auditeur déterminé ("Et il disait", sans "leur"). L'injonction suit le récit. Elle réclame une attention seconde, réflexe, par l'exercice d'une compétence individuelle, dont rien ne précise les critères, le mode d'acquisition ni le sujet. Le locuteur renvoie le récepteur à l'objet verbal transmis. Il n'est pas dans son rôle de décider de la compétence d'écoute de chacun ni de la constituer. Et il ne dit pas : "écoutez-moi". Le récit énoncé est en quelque sorte objectivité en attente de son destinataire, plus exactement du récepteur qui se constituera destinataire.

II.3. D'après RIIa (v. 3b-8)

La communication du grain efface le rôle du semeur. L'acte de semer est indiqué d'un mot et tout le récit se concentre sur le rapport du grain avec le sol. Pour le programme représenté par la fructification multipliée, la compétence est l'affaire du sol récepteur. Si des anti-sujets interviennent (oiseaux, soleil, épines), c'est en dépendance de l'incompétence (1^{er} cas) ou de la compétence insuffisante (2^e cas) du terrain ; ou bien (3^e cas) l'anti-pouvoir est assumé par le récepteur. La réussite tient à "la bonne terre" qui figure la compétence positive de réception. La qualité du semeur n'intervient pas. Et la réussite n'est pas donnée comme sa réussite.

II.4. Remarques

1. La communication présente la même structure dans les trois formes discursives que nous venons de distinguer. La mise à distance de l'auditoire (RI) permet de distinguer émission et réception. Le récepteur est renvoyé à l'écoute du récit parabolique et non du locuteur (DI). Le sort de l'objet-grain dépend de la compétence du récepteur (RIIa).

2. Si l'on s'interroge sur le savoir et le croire, on note que le faire persuasif explicite du locuteur consiste à proposer au récepteur le rôle qui lui revient. Il s'efface devant l'objet verbal présenté sous une forme telle qu'il attend un faire interprétatif compétent. Pour l'accès au sens et à sa valeur de vérité ou de certitude, il n'y a pas de "faire croire" surdéterminé par la qualification de l'énonciateur. Le "croire" n'est pas, du moins pas immédiatement, un problème de relation

à lui. Le récit parabolique, dépersonnalisé, efface toute visée persuasive. Il n'y a éventuellement persuasion que moyennant l'interprétation laissée à la compétence de l'auditeur.

3. C'est encore, bien sûr, une manière de manipulation que de renvoyer l'auditeur à son auto-manipulation et de lui dire qu'il y a quelque chose à "entendre" dans le récit proposé. Cette façon d'enseigner n'est-elle qu'une tactique de persuasion ? Nous retrouverons ce problème plus bas. Pour l'instant, il faut enregistrer émission et réception comme deux sous-programmes distincts. L'émission étant ce qu'elle est, le problème de la réception reste entier. Rien n'est décidé du vouloir ni du pouvoir faire du récepteur. Il n'est pas sûr qu'émission et réception s'effectuent en fonction des mêmes valeurs. La valeur engagée dans l'émission attend, pour être manifestée, une réception compétente.

III. JESUS ET SON ENTOURAGE (v. 10-25)

III.1. D'après RI (v. 10)

L'effet de réception du discours de Jésus et du récit qu'il comporte n'est pas noté par la foule. D'ailleurs, il ne saurait l'être puisque l'écoute demandée est individualisée. La conclusion narrative du texte au verset 33 laissera elle aussi ouvert le programme de réception par la foule, en le mettant, comme le verset 9, en dépendance de la compétence de l'auditeur : "et il leur parlait la parole comme ils pouvaient entendre".

Sans être décrit, l'effet de réception est présupposé pour une partie de l'auditoire, représentée par "ceux qui (étaient) autour de lui (Jésus) avec les douze". On ne nous montre pas des auditeurs se détacher de la foule et s'approcher de Jésus. Un débrayage temporel et spatial se produit ("quand il fut à part"). Nous sommes transportés sur une autre scène, dans un autre temps. Rien ne rappelle le décor mis en place pour l'enseignement à la foule (décor qui pourtant, nous le verrons, est censé rester en place, v. 33-36).

Sur la nouvelle scène, l'entourage de Jésus est déjà là. Deux figures le caractérisent : il entoure Jésus et il l'interroge "sur les paraboles".

1. L'interrogation présuppose que l'objet verbal transmis précédemment a été reçu comme "parabole", c'est-à-dire au moins comme énoncé faisant question. Les auditeurs comprennent qu'il y a quelque chose à savoir et ils veulent savoir quoi : premier faire interprétatif. D'autre part, interrogeant, ils se posent en destinataires du savoir face à un destinataire. La "parabole" a été reçue comme parole de quelqu'un à quelqu'un. Une relation fiduciaire se noue. Cela ne

contredit pas ce que nous avons dit de l'effacement du locuteur et du faire persuasif au profit de l'objet verbal et du faire interprétatif laissé au récepteur. C'est bien l'objet transmis qui provoque la question. La relation destinataire-destinateur, qui représente une forme de "croire en", au moins virtuelle, passe par la relation destinataire-objet, qui représente une forme de "croire que".

2. L'"être autour" de Jésus "avec les douze" précède la question et peut être enregistré comme compétence pour engager le dialogue et instaurer la relation fiduciaire au plan noétique et discursif. Il figure une proxémie corporelle dont la valeur se préciserait si l'on nous disait comment elle a été acquise. Le récit de la constitution des douze (3, 13-19) met en valeur l'"être avec" Jésus en vue d'être envoyé prêcher. Et juste avant notre chapitre des paraboles, un groupe assis en cercle autour de Jésus, dans une maison, s'entend dire : "Voici ma mère et mes frères", par opposition à la mère et aux frères de Jésus restés dehors. Dans les deux cas, la proximité ne se traduit pas en discours du côté des proches de Jésus. Ici, la question qui lui est posée présuppose une telle proximité. Comment décrire cet état de relation intersubjective, pré-cognitive et pré-discursive ? Si la question marque la première expression langagière d'un "croire que" et d'un "croire en", il faut compter, avant elle, avec une forme d'adhésion (1) ou de "croire" intersubjectif antérieur au langage.

III. 2. D'après DIIa (v. 11-13)

La réponse de Jésus à ses proches distingue le problème du clivage d'auditoire (v. 11-12) et celui de l'interprétation des paraboles. Elle s'adresse à un "vous" qui est comparé à "ceux-là qui (sont) dehors", et qui échoue à "savoir" ou à "connaître" cette parabole, et "donc" toutes les paraboles.

"Vous" et "ceux de dehors" s'opposent, non sans dissymétrie. "Vous" réfère à l'entourage de Jésus selon RI. "Ceux de dehors" ne peut être référé purement et simplement à la foule et doit être défini d'abord d'après les qualifications et opérations qui lui sont attribuées dans l'énoncé cité de Jésus. Les uns et les autres sont en position de destinataires d'un procès de communication. Pour "vous",

(1) Je m'inspire de la distinction proposée par J. Geninasca dans son analyse de Le rouge et le noir au colloque d'Albi sur Le Savoir et le Croire (27-31 juillet 1981). L'adhésion relative aux valeurs relève du thymique, l'assomption marque le passage à l'ordre de la parole et à la reconnaissance du vrai. Il semble que les textes peuvent privilégier, dans l'adhésion (précognitive et prédiscursive) à la valeur, soit la relation à l'objet, soit la relation à un autre sujet.

c'est un don, et il est réalisé (dedotai, au parfait). Pour "ceux de dehors", le procès est en devenir (ginetai, au présent), et considéré dans son intentionnalité ("afin que") comme un programme (ou plutôt comme un anti-programme) éventuel de réception. Ces premières remarques invitent à pousser la comparaison.

1. L'objet communiqué

Dans les deux cas, l'objet entretient un rapport particulier, et différent, avec l'ordre de la parole et du savoir. C'est "le mystère du Règne de Dieu" dans le cas de "vous"; ce sont "toutes les choses" dans le cas de "ceux de dehors".

"Toutes les choses adviennent à ceux de dehors dans des paraboles" qui sont des manières de parler en attente d'une certaine manière d'entendre et de comprendre. Le pluriel neutre "toutes les choses" renvoie au monde indifférencié, antérieur au langage, en deçà du sens. L'accès au sens, précisément, se trouve ici problématisé.

"A vous a été donné le mystère du Règne de Dieu". "Mystère" porte le trait /caché/ vs /révélé/ (qui reviendra au v. 22) et le trait /indicible/ illustré ici à propos du "Règne de Dieu" qui, pour être dit, doit être "mis en parabole" (v. 30). Pour "vous" donc, "toutes les choses" enseignées "en paraboles" selon le verset 2 accèdent au sens de façon originale, non pas comme une énigme, ou un secret, qui cesserait de l'être par le fait d'être dit ou expliqué, mais comme un "mystère" qui, loin d'abolir les paraboles qui le disent, n'advient au langage que par le détour de récits parlant d'autre chose. "Le Règne de Dieu" reçoit dans le discours qui le nomme le statut particulier de ce qu'on peut appeler une "expression-énigme" (1) : d'apparence référentielle, comme si elle désignait un objet connu, elle contraint le discours à s'organiser en fonction d'elle et focalise en son sein la quête qu'il poursuit.

2. Le procès de communication

Dans les deux cas, le procès n'est pas vu au même point de son développement.

2.a. La parole de Jésus à son entourage peut être lue comme sanction. Au fait que ses auditeurs l'entourent et l'interrogent, il reconnaît le don qui leur a

(1) Cf. I. Almeida : "J'entends par expressions-énigmes des expressions qui, malgré leurs apparences normalement référentielles, ne désignent en fait pas des objets précis ou connus, mais constituent plutôt un facteur de ré-organisation sémantique du discours, en nommant ce qui constitue la quête langagière elle-même" (op. cit., p. 222, n. 1).

été fait, et il le leur fait savoir. Ce don lui-même peut représenter (de la part du destinataire impliqué par le passif "a été donné") soit la compétence pour, soit la sanction de ce qu'ils sont et font. Nous ne pouvons encore en décider. Mais, dans les deux cas, leur début de réception positive des paraboles est reconnu et mis au niveau des valeurs qui définissent "le mystère du Règne de Dieu". Cela est d'autant plus remarquable que ce don coexiste avec un non-"savoir" ou "connaître" les paraboles, c'est-à-dire ici avec l'incapacité de les interpréter ou de les "expliquer" (v. 34) comme Jésus va le faire pour le récit du grain semé.

Ce type de faire interprétatif, éminemment cognitif et discursif, est à distinguer de celui que présuppose la question posée à Jésus par ses proches. Le don qui leur a été attribué assure (compétence) ou manifeste (sanction) la valeur d'un "croire" premier, analysé plus haut, qui ne s'exprime encore que sous forme de question (question sur et question à). Et puisque Jésus va leur "expliquer" la parabole du grain, ce don vaut comme compétence pour acquérir le faire interprétatif second et accéder au discours interprétatif.

Si notre interprétation du "mystère du Règne de Dieu" est correcte, ce don constitue un état réalisé avant d'être reconnu par ses destinataires. Et il représente une forme d'intelligence non sue d'un objet de savoir ("le Règne de Dieu") qui échappe au savoir et que le langage ne maîtrise pas, sauf à le désigner par une expression-énigme. Ce don met le destinataire en connivence avec l'objet qui constitue l'horizon de sens en fonction duquel le discours parabolique s'organise et se donne à comprendre comme quête avant toute acquisition d'un sens exploitable en discours. Cette connivence est reconnue par Jésus comme donnée, non acquise. Elle est à relier à la première expression langagière (la question) d'un "croire", d'un état d'adhésion, d'accord tacite avec le locuteur des paraboles. Nous retrouvons ici l'interférence originale, dans la communication parabolique, des deux relations du récepteur qui se constitue destinataire, d'une part par rapport à l'objet-récit parabolique, d'autre part par rapport à l'émetteur-destinataire.

2.b. Dans le procès qui concerne "ceux de dehors", toute activité de leur part est renvoyée dans l'éventuel régi par l'intentionnalité ("afin que") du devenir en cours. C'est d'abord une activité cognitive sensorielle, "regarder", "entendre", qui ne débouche pas sur un certain mode d'accès au sens, "voir", "comprendre" (1). Cette saisie immédiate du sens n'en est pas moins un faire interpré-

(1) On ne s'étonnera pas plus de ces "regarder" et "voir" dans un texte traitant de parole et d'écoute, que du "regardez ce que vous entendez" du verset 24. Les paraboles jouent sur les deux figures du regard et de l'écoute.

tatif, un passage, un saut si l'on veut, d'un savoir premier à un autre (1). Ce savoir second lui-même n'est pas défini comme appropriation d'un objet de savoir. Il n'aboutit pas à un "savoir que" ou "croire que" ou quelque discours assumé comme vrai par le destinataire. Il s'articule à un acte de "conversion", de transformation du destinataire-sujet par lui-même, changeant d'orientation pragmatique (*epi-strephô*, "se détourner", "se retourner"). "Voir", "comprendre" figurent une auto-manipulation du sujet d'un faire réfléchi dont la sanction, la contrepartie en valeur, serait qu'"il leur soit fait rémission". La négativité du procès en cours est précisément de tendre à empêcher ce faire interprétatif singulier. Celui-ci régirait un changement de comportement éthique et/ou religieux et recouvrerait une aperception de et une adhésion à la valeur engagée dans une pratique contraire à la pratique antérieure du sujet. Si l'on parle ici de faire interprétatif, il n'intervient pas dans un discours du savoir sur les paraboles, mais dans une estimation des valeurs qui relève d'un vouloir être plus que d'un vouloir savoir. Et si l'engagement de la "conversion" traduit un "croire", c'est un "croire en" la valeur de l'objet et non encore un "croire que".

2. c. La comparaison des deux procès, positif et négatif, permet d'établir des équivalences. L'homologation des deux figures du don, attribué ou non, "le mystère du Règne de Dieu" et "la rémission", pourrait préciser la fonction du premier. Il vaudrait plutôt comme sanction que comme compétence du fait d'"être autour" de Jésus et de l'interroger, comme "la rémission" sanctionne le "voir" et le "comprendre" débouchant sur la "conversion". "Rémission" et don du "mystère du Règne de Dieu" seraient entre eux comme les opérations de négation des anti-valeurs et d'assertion des valeurs. "Voir" et "comprendre" pour "se convertir" correspondrait à "être autour" de Jésus et l'interroger, les deux comportements recouvrant une adhésion à la valeur de l'objet.

3. Le rapport du destinataire-sujet au destinataire

Le don fait à "vous" implique un destinataire, de sanction quant à leur faire interprétatif premier, de compétence quant au savoir interprétatif des paraboles qui leur manque. Dans le procès négatif, la relation au destinataire est occultée. L'intentionnalité du procès indique un vouloir, qui n'est dans le texte le vouloir de personne. Le vouloir immanent qui conduit à la non-conversion n'est donné comme vouloir ni du destinataire-sujet, ni du locuteur des paraboles. Il faut distinguer les deux sous-programmes d'émission et de réception. De même que pour le grain, une fois semé, la relation au semeur n'est plus pertinente, mais

(1) Et non une "évidence" au sens du Dictionnaire de Greimas et Courtés.

la relation au sol, de même le vouloir de l'émetteur n'est pas pertinent pour identifier celui qui est impliqué dans la réception négative. S'il est vrai que celle-ci présuppose un défaut d'adhésion aux valeurs, c'est un certain vouloir être du sujet qui est en cause. Mais l'intentionnalité de ce qui advient à "ceux de dehors" semble renvoyer, au delà de ce vouloir être, à un anti-destinateur. A distance de l'émission, la réception se dédouble en deux sous-programmes opposés.

4. Les destinataires

Si "vous" renvoie à l'acteur qui, selon RI, entoure et interroge Jésus, "ceux de dehors" s'entend par opposition à l'entour de Jésus, sans désigner directement la foule de RI. Un changement de temps et de lieu est intervenu au verset 10. Si la foule se trouve "dehors", c'est par rapport à "la maison" dans laquelle se trouvent Jésus et ceux qui l'entourent dans la scène qui précède l'enseignement au bord de la mer (voir 3, 20-35). Jésus est avec elle dans ce "dehors", tout comme "le semeur est sorti pour semer". Elle est figurée en RI et DI du point de vue de l'émission, à distance du locuteur mais à portée de parole et comme invitée à l'écoute compétente, sans que le récit ni l'exhortation de Jésus se prononce sur sa compétence. En revanche, "ceux de dehors" sont figurés du point de vue de la réception en position d'incompétence, par opposition à "vous" dont la compétence commence de se manifester. Nous ne savons pas plus comment "ceux de dehors" le sont devenus que la manière dont "vous" se trouve autour de Jésus. L'opposition des deux figures de position dans l'espace permet seulement de supposer que "dehors" représente une relation au locuteur contraire à celle que nous avons tenté d'identifier comme un état d'accord tacite et d'adhésion intersubjective.

III.3. D'après RIIB (v. 14-20)

La transposition du récit du grain (RIIa) en récit de la parole semée (RIIb) met en vedette, comme on pouvait le prévoir, le sous-programme de réception. La parole revêt les propriétés de la semence, objet à plus-value, destiné à être multiplié. Et c'est la qualité du récepteur qui conditionne la fructification. La réception de l'objet ne suffit pas : tous entendent, mais il n'y a de fruits que dans le dernier cas.

A l'attribution de l'objet doit correspondre son appropriation par le destinataire. C'est ce qu'indique la différence des deux premiers cas. "Ceux qui sont le long du chemin" ne font qu'entendre, "ceux qui ont été ensemencés sur les endroits pierreux" entendent et "reçoivent aussitôt (la parole) avec joie". La "joie" indique un vouloir être qui manque aux premiers. Nous pouvons distinguer

deux aspects de l'appropriation : le vouloir être représente une forme d'adhésion précognitive et prédiscursive d'ordre plus thymique, et "recevoir la parole" marque alors le passage à l'assomption par le savoir et le langage. Quant à ceux qui entendent sans adhésion du vouloir être, Satan qui vient enlever la parole semée comme "les oiseaux du ciel" le grain, pourrait bien figurer un anti-sujet de l'ordre discursif. Ils viennent d'en-haut comme le grain-parole tombe sur la terre et l'excès de ciel va avec le défaut de terre le long du chemin (1). Ces figures pourraient bien représenter le déséquilibre entre le discursif dominant et le vouloir être manquant.

Mais il ne suffit pas que la parole répondant à un désir soit assumée au moment où elle est "semée". L'épreuve du temps peut être fatale à ceux qui manquent de racines. Vienne "une détresse ou une persécution à cause de la parole", les "gens d'un moment" achoppent et tombent. L'anti-sujet exerce son pouvoir contre l'adhésion du désir ("détresse", "persécution") et contre l'assomption de la parole ("à cause de la parole").

A la domination par un anti-sujet extérieur, le troisième cas oppose la figure d'un anti-vouloir-être installé dans le récepteur de la parole : "les soucis du monde, la séduction de la richesse et les autres convoitises". L'adhésion va aux anti-valeurs et compromet l'adhésion à et l'assomption de la parole. Il se confirme que celle-ci ne s'adresse pas d'abord à un vouloir savoir. Elle ne fructifie pas en discours cognitif mais en valeurs engagées dans une pratique. Nous repérons ici le manque de "voir" et "comprendre" traduits en "conversion". Par opposition, nous pouvons reconnaître dans l'assomption de la parole semée dans la bonne terre (ils "l'accueillent") une compétence d'adhésion aux valeurs qui l'emporte sur le vouloir contraire, et d'assomption durable de la parole.

On pourrait tenter de faire coïncider les trois cas d'échec avec le procès qui concerne "ceux de dehors" et le cas de réussite avec celui qui concerne "vous". De fait, les mêmes types de relation à l'objet verbal transmis et d'adhésion aux valeurs se reconnaissent de part et d'autre, en positif et en négatif. Cependant, l'opposition entre "vous" et "ceux de dehors" indiquait, en plus, une relation à l'émetteur des paraboles, que le récit de la parole semée ne prend pas en charge. D'autre part, "vous" s'entend avertir et de sa différence avec "ceux de dehors" et des quatre manières de recevoir la parole. Et celles-ci ne lui sont

(1) Je dois cette suggestion à J. Geninasca. Précisons que cet anti-sujet intervient sur le programme de réception, en dépendance d'une incompétence du récepteur.

pas enseignées pour qu'il se reconnaisse dans la bonne terre. Le passage au discours à la 3^e personne dans les versets 14 à 20 provoque un décalage, un débrayage (1). La parole semée en bonne terre va jusqu'au bout de sa fructification, tandis que "vous" commence seulement de l'accueillir et demeure en phase de manipulation, comme nous l'allons voir dans les versets 21-25.

Enfin, l'interprétation du récit du grain doit apprendre aux proches de Jésus à interpréter toutes les paraboles, à acquérir le savoir faire qui leur manque. Cette fonction d'apprentissage s'indique par la manière dont les figures du premier récit parabolique sont reprises pour être non pas remplacées mais conjuguées avec les figures de l'isotopie de la parole. Ce savoir faire cognitif et discursif consiste à savoir parler de la parole reconnue dans le grain. Discours de reconnaissance donc, mais il y a eu reconnaissance agie avant que d'être parlée, puisque, ne sachant le dire, les proches de Jésus ont réagi à la première parabole comme à une parole. L'art d'interpréter ne les fait pas passer d'un "croire" implicite à un "croire que" explicite, mais d'un événement de parole à sa reconnaissance explicite. Cette reconnaissance permet de lire dans la parabole l'histoire de la parole qu'elle profère. Le discours interprétatif la raconte à nouveau, comme événement de parole et d'écoute, dans les termes de la parabole. Il fait accéder à un savoir réflexe sur le "croire", sur l'adhésion aux valeurs, sur le vouloir être, dont dépendent la réception compétente et la fructification de la parole. Et il le fait à la manière non d'un discours du savoir, mais d'un récit qui, loin de se substituer à la parabole, l'assume et en explicite les effets. La parole ne remplace pas le grain : elle est semence, porte fruit, peut être étouffée. Les échanges sémantiques passent dans les deux sens entre le grain et la parole. Apprendre à interpréter les paraboles, ce n'est pas apprendre à les dépasser, mais à s'en servir pour en inventer d'autres. Le discours interprétatif ne fait que poursuivre à un niveau réflexe la quête langagière qui les sous-tend.

(1) Le récit parabolique sous ses deux formes du grain et de la parole semée projette sur une scène "fictive" ce qui se passe ou pourrait se passer sur la scène "réelle" de RI. Sur l'articulation des deux scènes à propos des paraboles, cf. Groupe d'Entrevernes, Signes et paraboles, Paris, Seuil, 1977, pp. 174-176. Ce n'est pas sans artifice que l'on a cherché la même opposition /dedans/ vs /dehors/ dans celle de la bonne terre aux trois autres terrains, et dans celle des disciples entourant Jésus à la foule.

III.4. D'après DIIB (v. 21-25)

Deux petits discours de persuasion du locuteur à ses proches reconnus compétents ("et il leur disait") sont construits de façon symétrique. Deux injonctions se correspondent à la fin du premier ("Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende"), et au début du second ("Regardez ce que vous entendez"). Deux images, celles de la lampe dans le premier et de la mesure dans l'autre, précèdent deux déclarations introduites par "car".

La lampe s'inscrit sur une isotopie visuelle qui se poursuit avec le "couvert" (kruptos, "occulte") et le "caché" qui doivent devenir "manifestes". Curieusement, ce parcours visuel débouche sur l'invite à "entendre". "Regardez ce que vous entendez" conjugue les deux isotopies visuelle et auditive, comme si les paraboles donnaient à voir ce qui est à entendre.

La lampe figure une instance d'émission, la mesure une instance de réception dont dépend l'attribution. Du côté de l'émission, il n'y a rien de caché qu'en vue de sa manifestation. Ce procès est orienté par un vouloir immanent (ina, "afin que") comparable à celui qui concerne "ceux de dehors". Mais celui-ci est vu du côté du récepteur et renvoie à un anti-destinateur du sous-programme de réception, tandis que le procès positif qui fonde le devoir d'écoute compétente renvoie à un destinateur du sous-programme d'émission. Nous retrouvons la distinction de ces deux sous-programmes. Mais si l'un se dédouble en réception positive et négative, on ne peut en dire autant de l'émission : la lampe ne vient pas pour être mise sous le boisseau ou sous le lit. On ne saurait évacuer plus nettement l'idée d'un secret à garder, comme si la communication parabolique avait pour stratégie de réserver un savoir aux initiés. Là est la différence entre le "secret" et le "mystère" qui manifeste le "caché" sans échapper au langage parabolique.

La participation active de l'auditeur est donc toujours requise. Les deux injonctions adressées aux proches reprennent exactement celles qui s'adressaient à la foule : "entendez" et "celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende" (v. 3 et 9). Le don du "mystère du Règne de Dieu" et l'explication de la parabole ne les dispensent pas du devoir d'écoute compétente. De ce point de vue, ils demeurent dans la condition de la foule. De leur côté, tout dépend de la "mesure avec laquelle vous mesurez", par l'exercice de leur compétence et alors l'objet est attribué avec surplus. Par contre, la réception incompétente ("celui qui n'a pas...") est sanctionnée par la perte de l'objet : la parabole entendue mais demeurée close est comme si elle n'avait pas été entendue. Les trois cas

d'échec de la parole-semence le montrent, comme sa réussite en bonne terre illustre la surabondance de la bonne mesure.

Ces avertissements sont donnés aux proches de Jésus. Ils sont bien partis et déjà le don du "mystère du Règne de Dieu" déborde la mesure avec laquelle ils ont accueilli la parabole. Le parcours inauguré est à poursuivre, avec le risque, dont ils sont prévenus et qui vaut pour tous, que leur compétence se révèle insuffisante, que la parole soit empêchée de porter fruit et qu'ils soient comme s'ils ne l'avaient pas entendue.

IV. LES DEUX DERNIERES PARABOLES (v. 26-32)

Nous retiendrons ici trois particularités.

1. Les deux paraboles considérées établissent une relation d'équivalence métaphorique (1) entre "le Règne de Dieu" et le parcours d'une semence qui pousse toute seule ou d'une petite graine qui devient la plus grande des plantes potagères. Ces paraboles fournissent donc, avec une histoire de semence, l'expression-énigme qui permet de la lire autrement. Jusque-là, cette expression n'était donnée que dans un discours réservé aux proches de Jésus (v. 11).

2. Ces deux dernières paraboles ne connaissent pas d'anti-programme. Tout se passe comme si la semence était tombée dans la bonne terre.

3. Après avoir bien distingué discours à la foule (DI) et discours aux proches (DII), RI ne précise plus, à partir du v. 26, à qui s'adressent les deux paraboles. La distinction des deux auditoires est maintenue en conclusion (v. 33-34). Mais on ne voit pas comment l'aparté avec les disciples aurait pris fin pour un nouveau discours à tous. C'est d'autant plus frappant que la dernière parabole fait apparaître un "nous" dont on ne sait quels personnages il englobe avec le locuteur.

Ces particularités permettent d'envisager, outre la communication parabolique énoncée, la relation entre énonciateur et énonciataire du texte.

IV.1. La communication parabolique énoncée

La communication se précise en ceci qu'elle aboutit, dans la dernière parabole, à l'échange des rôles de locuteur et d'auditeur. Jésus fait entrer ses auditeurs, quels qu'ils soient, dans le procès d'énonciation : "A quoi allons-nous comparer le Règne de Dieu et dans quelle parabole le mettrons-nous ?" La quête langagière et les contraintes de la communication parabolique s'imposent aussi bien

(1) Cf. I. Darrault, art. cit., Sém. et B., n° 6, pp. 14-15.

au locuteur parlant du Règne de Dieu qu'à l'auditeur qui en entend parler. Le choix de ce type de communication ne relève pas d'une tactique de persuasion. Le locuteur ne peut que s'effacer devant la parabole qui traduit sa recherche. S'il s'y projette, ce n'est pas comme locuteur s'efforçant de persuader, mais comme semeur dont ne dépend la fécondité ni de la terre ni de la semence.

IV. 2. L'énonciation non énoncée du texte

La mise en scène de RI peut se comparer au procédé théâtral de la double scène qui fait voir au spectateur simultanément ce qui se passe en deux endroits, voire en deux temps distincts. L'enseignement aux disciples, situé dans d'autres temps et lieu que l'enseignement à la foule, est inséré dans le récit de ce dernier sans que son décor soit enlevé. L'énonciataire du texte est mis dans une position telle qu'il peut envisager dans leur articulation les deux scènes successives. Dans les deux dernières paraboles, la distinction des deux scènes disparaît, mais l'articulation des deux enseignements subsiste : elle se fait par la mise en relation de l'expression-énigme "le Règne de Dieu" et de l'histoire de la semence, jusqu'à séparées.

La temporalisation du récit le confirme. L'imparfait des verbes étire dans la durée l'enseignement donné à l'un, puis à l'autre des deux auditoires. Mais le cadre temporel imposé à cet enseignement par la fiction de "ce jour-là" (v. 35) se trouve débordé par une remarque de la conclusion (v. 33). On y lit que les paraboles prononcées par Jésus n'étaient pas strictement celles qui viennent d'être rapportées, mais "des paraboles semblables". Le point de vue de l'énonciation du texte se distingue ainsi de celui des acteurs de l'énoncé. Il est plus large, plus synthétique et il rend inutile la distinction dans l'énoncé entre la forme de la parabole qui convient à la foule et celle qui convient aux disciples.

Par l'ordonnance de ses séquences, le texte se donne un peu comme un exercice de stéréophonie (1). Il fait entendre successivement l'un et l'autre canal de la communication avant de les associer à partir du verset 26. Il montre comment passer du récit du grain à celui de la parole, moyennant le don du "mystère du Règne de Dieu", avant de relier immédiatement "le Règne de Dieu" et la croissance de la graine.

L'absence de tout anti-programme dans les dernières paraboles s'éclaire de la même façon. Les paroles de Jésus qui viennent d'être citées (DII) insistent à

(1) L'image est d'I. Almeida.

la fois sur l'engagement nécessaire de l'auditeur et sur le dynamisme immanent du "caché" destiné à "devenir manifeste". Une fois l'auditeur bien averti de son rôle, il ne reste à faire valoir que l'énergie inexploitée de la graine jetée "sur la terre".

Cet ordre d'exposition implique un lecteur qui est non seulement à informer, mais à persuader. Il est mis en situation de comprendre comment comprendre et quel rôle lui est proposé. Mais finalement, la force persuasive, pour lui comme pour les auditeurs représentés dans l'énoncé, tient au caractère "parabolique" de la communication.

V. CONCLUSIONS

Communication parabolique, qu'est-ce à dire ? D'après le texte analysé, nous pouvons en retenir quelques caractéristiques.

V. 1. Emission et réception

Emission et réception se distinguent comme deux sous-programmes à part entière. Le premier est orienté positivement vers la manifestation du caché et/ou la fructification de la parole-semence. Il n'y a pas d'anti-programme d'émission dans ce texte (comparer en Matthieu 13 les deux semeurs de grain et d'ivraie). L'intervention des oiseaux-Satan qui enlèvent le grain-parole semé le long du chemin constitue l'une des formes de l'anti-programme de réception : ils ne sèment pas, ils enlèvent ce qui, semé, n'est pas reçu.

Le sous-programme de réception se dédouble en réceptions positive et négative, selon la participation du récepteur.

V. 2. Participation du récepteur

Il faut compter avec plusieurs types d'états et d'opérations.

1. Opérations

Les opérations diffèrent selon qu'elles relèvent d'un vouloir savoir ou d'un vouloir être et/ou faire.

a) Le "voir" et "comprendre" qui manquent à "ceux de dehors" relève du vouloir être et préside au vouloir faire. C'est une aperception de (ou forme de "croire en") la valeur engagée sur le programme d'émission et cette saisie de sens se traduit non pas en discours, mais en "conversion" ou pratique orientée en fonction de la valeur reconnue. Les cas contrastés du bord du chemin et du

terrain pierreux permettent de distinguer par rapport à la parole : écoute ("entendre"), assomption ("recevoir") et adhésion ("avec joie"). L'assomption concerne le savoir et la parole, l'adhésion concerne le désir et l'ordre thymique des valeurs. La fructification, dans une pratique orientée par la valeur positive, est entravée par l'absence d'assomption et d'adhésion, ou par leur manque de "profondeur" révélé dans la durée, ou par l'adhésion aux anti-valeurs. La bonne terre qui porte fruit se définit par opposition aux trois défauts précédents.

b) La question des proches de Jésus sur les paraboles présuppose un faire interprétatif qui relève du vouloir savoir. Le savoir qui leur manque et qui consisterait à les "interpréter" représente un faire interprétatif second éminemment discursif, un savoir lire dans le récit parabolique premier le récit de sa réception comme parole.

2. Etats

a) Ceux qui entourent Jésus et l'interrogent et "ceux de dehors" sont d'emblée considérés en deux états opposés, dont l'acquisition n'est pas racontée, et où l'on pourrait reconnaître une forme précognitive et prédiscursive d'adhésion, réalisée ou virtualisée, au locuteur.

b) Le "mystère du Règne de Dieu" donné aux proches recouvre un état d'adhésion à la valeur qui échappe au savoir et au langage du destinataire-sujet. Il est reconnu par le locuteur comme sanction de l'état précédent et du premier faire interprétatif selon le vouloir savoir. Il est conforme à la "rémission" qui sanctionne le faire interprétatif selon le vouloir être ("voir" et "comprendre") traduit en "conversion". Comme tel, il présuppose que ce faire interprétatif a été réalisé par les proches de Jésus. Enfin ce don rend compétent pour l'apprentissage de l'interprétation ou savoir lire les paraboles.

3. Il apparaît que les états d'adhésion sont fondamentaux par rapport aux opérations d'adhésion et d'assomption. Et si le faire interprétatif selon le vouloir être ne débouche pas forcément sur le faire interprétatif selon le vouloir savoir, celui-ci ne va pas sans celui-là.

V.3. Les contraintes d'un langage

C'est l'émetteur qui connaît et explicite le sous-programme de réception. Il dit les paraboles et les explique de telle manière qu'elles racontent comment elles sont ou non reçues. Parler en paraboles, n'est-ce pas programmer la réception et organiser l'émission pour qu'il en soit ainsi ? Le locuteur chercherait,

sinon à constituer, du moins à provoquer ou faire apparaître l'auditeur compétent.

Cette explication répond à l'aspect le plus voyant du texte. Il y a certes stratégie pour trouver l'écoute qui convient. Mais qui convient à qui ou à quoi ? Si, au terme de la communication réussie, le récepteur peut devenir locuteur de paraboles, n'est-ce pas l'indice qu'ils sont soumis l'un et l'autre aux mêmes contraintes langagières ? Avec les deux dernières paraboles, il apparaît que la question fondamentale n'est pas : comment se faire entendre (ou croire) ou comment trouver l'auditeur compétent ? Mais : comment parler (et entendre parler) du Règne de Dieu ?

Cette question se pose au locuteur comme à l'auditeur. La quête de savoir de ce dernier ne débouche pas sur la révélation d'un secret, mais sur l'acquisition d'un langage. Peut-être faut-il distinguer deux types de contraintes : "le Règne de Dieu" ne peut être dit que comme expression-énigme focalisant un discours parlant d'autre chose, et comme parole éveillant une autre quête que de savoir.

Parler en paraboles, c'est retarder une assomption du discours qui ne traduirait pas, ou mal, l'adhésion à la valeur. Si la parabole "passe", c'est le signe que la relation fiduciaire entre locuteur et auditeur est établie. Mais elle l'est de façon originale. Le propre du langage parabolique est de l'effacer pour la problématiser. S'il est reçu, ce n'est pas d'abord à cause de la qualité du locuteur qui serait digne de foi, mais de l'adhésion à la valeur reconnue comme enjeu de la communication. Et cette reconnaissance révèle la connivence entre les partenaires : accord des désirs et des vouloirs avant d'être entente des savoirs et des discours. Cette entente pourra suivre et porter sur le fait même de parler en paraboles. La persuasion tient à la relation commune des interlocuteurs à la valeur moyennant la parabole échangée. Faire persuasif et faire interprétatif se rejoignent dans l'apprentissage d'un langage.

Jean Delorme

INSTITUT NATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE

PUBLICATIONS DU TRESOR GENERAL
DE LA LANGUE FRANÇAISE

PERIODIQUES

BULLETIN ANALYTIQUE DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE (B. A. L. F.).
4 numéros par an.

CAHIERS DE LEXICOLOGIE. Revue internationale de lexicologie et de lexicographie, éd. JACQUES et DEMONTROND, Besançon.
2 numéros par an.

OUVRAGES ET COLLECTIONS

Parus :

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE FRANÇAISE, t. I (1950-1965), 416 p. ; t. II (1966-1970), 278 p.

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE DU CANADA, t. I (1950-1970), 465 p. ; t. II (1879-1949), 1007 p.

LE FRANÇAIS CONTEMPORAIN : INVENTAIRE PERMANENT DES TRAVAUX INEDITS ET DES RECHERCHES EN COURS, t. I, 842 fiches ; t. II, 572 fiches ; t. III, 695 fiches ; t. IV, 161 p.

DATATIONS ET DOCUMENTS LEXICOGRAPHIQUES : Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire Français (Nouvelle série A-Z, fasc. 1 à 20).

STRUCTURE DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE, Actes du Colloque du C. N. R. S., (Paris, 1973), présentés par N. CATACH, 205 p.

REPERTOIRES DES DICTIONNAIRES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES (1950-1975), éd. du C. I. L. F., 590 p.

SOUS PRESSE

DATATIONS ET DOCUMENTS LEXICOGRAPHIQUES : Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire Français, fasc. 21.

Actes Sémiotiques - Documents

VOLUME I (1979)

Numéros 1 à 10 (disponibles) : textes de J. GENINASCA, C. ZILBERBERG, J.-C. COQUET, J. SACRE, A.J. GREIMAS, J.-M. FLOCH, F. BASTIDE, I. DARRAULT, J. COURTES.

VOLUME II (1980)

11. Felix THURLEMANN, La fonction de l'admiration dans l'esthétique du XVII^e siècle.
12. Eric LANDOWSKI, L'Opinion publique et ses porte-parole.
13. A.J. GREIMAS, Description et narrativité, suivi de : A propos du jeu.
14. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (3^e partie).
15. Paul RICCEUR, La grammaire narrative de Greimas.
16. Jacques FONTANILLE, Le désespoir.
17. Georges MAURAND, "Le Corbeau et le Renard".
18. Madeleine ARNOLD, Ordinateur, sémiotique et "Machine molle".
19. Ignacio ASSIS DA SILVA, Une lecture de Velasquez.
20. Thomas G. PAVEL, Modèles génératifs en linguistique et en sémiotique.

VOLUME III (1981)

21. Hans-George RUPRECHT, Du formant intertextuel.
22. Eric LANDOWSKI, Jeux optiques.
23. Daniel PATTE, Carré sémiotique et syntaxe narrative.
24. Henri QUERE, Sens linguistique et ré-interprétation.
25. Michel ARRIVE, Le concept de symbole (1^{re} partie : sémio-linguistique).
26. Jean-Marie FLOCH, Sémiotique plastique et langage publicitaire.
27. A.J. GREIMAS, De la colère.
28. Françoise BASTIDE, La démonstration.
29. François RASTIER, Le développement du concept d'isotopie.
30. Claude ZILBERBERG, Alors ! Raconte ! (Notes sur le faire informatif).

VOLUME IV (1982)

31. Per Aage BRANDT, Jean PETITOT, Sur la véridiction.
32. Dominique MAINGUENEAU, Dialogisme et analyse textuelle.
33. Jacques FONTANILLE, Un point de vue sur "croire" et "savoir".
34. Claude CALAME, Enonciation : véracité ou convention littéraire ?
35. Tahsin YUCEL, Le récit et ses coordonnées spatio-temporelles.
36. Michel ARRIVE, Le concept de symbole (2^e partie : psychanalyse).
37. Herman PARRET, Eléments pour une typologie raisonnée des passions.